



SCOTT WALKER

Bish Bosch

(4AD/Beggars/Naïve)

EXPÉRIMENTAL



Les vies de Scott Walker sont trop nombreuses pour être décomptées. Après une carrière de crooner parsemée de tubes à l'eau de rose avec les Walker Brothers, puis en solo avec un grandiose quartette d'albums solo, le grand Scott conserve au fil des ans une présence aussi impériale qu'ectoplas-

mique. À raison d'un album par décennie attendu comme le Messie, il incarne par excellence le mythe de l'artiste démiurge, au même titre que Mark Hollis ou Robert Wyatt. C'est après une première résurrection avec *Climate Of Hunter* en 1983, le plus gros flop commercial de Virgin, que le troubadour à voix de stentor prend congé de l'industrie de la musique. Il ne fait son retour qu'en 1995 avec *Tilt*, œuvre au noir en forme de symphonie industrielle, prévisiblement boudée par le public malgré un concert de louanges côté critique. Pas du genre à se pavaner dans les médias, Walker fait profil bas et continue d'ériger son œuvre avec la même exigence. Cinq ans plus tard, il signe la bande originale de *Pola X* de Leos Carax, qui s'enchaîne à merveille dans la poésie sans garde-fou du cinéaste. Fidèle à sa légende, il lui faut sept autres années pour accoucher de *The Drift*, plus sombre et expérimental encore que le précédent. Et voilà que surgit *Bish Bosch* à l'aune de l'apocalypse maya, comme un météorite tombé du ciel qu'on n'attendait pas de sitôt. Un disque retors, méandreux et d'une ambition toujours aussi démesurée. Scindé en neuf parties comme autant de dédales, *Bish Bosch* n'est pas facile d'accès, et ce n'est rien de le dire. Autant l'annoncer d'emblée, cette musique venue des tréfonds de l'âme, lestée d'un bagage artistique et littéraire sacrément couillu, a de quoi pétrifier plus d'un garage-rocker. Et pour cause : *Bish Bosch* est une œuvre-monstre, au propre comme au figuré, qui ne transige avec aucun effet de mode et n'obéit qu'à ses propres règles. À commencer par le titre, jeu de mots sur l'expression d'argot *bish bosh* (« travail bâclé ») muée en *Bish Bosch* (le diminutif de *bitch* accolé au peintre flamand du Moyen-âge), et qui évoque une sorte de Golem au féminin. Derrière son masque de cire, Scott Walker ne s'est pas départi de son humour noir et semble prendre un malin plaisir à concevoir chacun de ses albums comme un jeu de pistes truffé de références. Le disque s'ouvre sur le tressautement d'un rythme industriel sur lequel vient s'immiscer un chuintement métallique. Entre deux trous d'air, la voix de baryton de Walker se met alors à retentir, tonnant et psalmodiant dans un éther atemporel. Bienvenue à bord, Sa Majesté Walker vous invite dans sa navette spatiale, observant du ciel une civilisation qui court à sa perte. Son *Dies Irae* à lui exige une certaine hauteur de vue, et tant pis

pour ceux qui restent à terre. *Bish Bosch* ouvre les portes d'un monde inconnu et il faut consentir à se laisser submerger par son imaginaire sonore pour en saisir toutes les nuances et en apprécier la singularité. À l'image des maîtres flamands, Scott Walker articule ses compositions autour d'une constellation de détails. Chaque morceau est agencé comme une succession de saynètes où l'étrangeté le dispute au sublime. D'une seconde à l'autre, on bascule sans crier gare du madrigal baroque à la musique hawaïenne, d'une trompette spectrale à un riff metal, d'une steel guitar à un drone électronique ; ou si l'on voulait se risquer à des analogies : Penderecki meets Painkiller? Frank Sinatra versus Sunn O))) ? Tony Bennett chez Ligeti ? Cette manière de déstructurer les conventions musicales, jusqu'à les étirer sur des formats hors normes (près de 22 minutes pour l'imprononçable morceau central), n'obéit pourtant jamais à une logique formaliste. À la différence d'un Christian Marclay ou d'un John Zorn, le chanteur ne greffe jamais ces bribes de « genres » à la manière d'un rapiéçage postmoderne, mais les évade au contraire de toute connotation pour mieux en extraire le substrat. Pas d'exercice de style qui tienne, on est dans le formant même du son, et non dans l'idiome qu'il incarne. Quand Scott Walker se réapproprie la tradition médiévale de la chanson de geste, c'est en recourant aux techniques de studio les plus à la pointe (avec le concours d'un orchestre dirigé par Mark Warman, qui accomplit également toutes les séquences électroniques). Il en résulte une maîtrise à la seconde près du découpage, des tessitures à capella et des alternances de silence et de dissonance d'où jaillissent parfois des bruitages incongrus (flatulences sur « Corps de Blah », aiguisement de lames de sabres sur « Tar »...). La désorientation est telle qu'on a du mal à savoir si cette musique de savant fou nous glace d'effroi ou de volupté. Non content de nous emmener en bateau avec ses détours stylistiques et ses chausse-trappes, le père Scotty nous offre aussi un véritable tour du monde des néologismes, où les vocables fusionnent et s'emboîtent entre eux comme chez Joyce : on passe abruptement du danois au grec, du roumain à l'italien, des Alpes à Hawaï. Ne manquent plus à son registre que le béluga et l'espéranto (« *Explore all options* », susurre-t-il sur « The Day The "Conducator" Died »). Le crooner des abysses ne lésine pas non plus sur la métaphore : tout y passe depuis le lexique crypto-médical jusqu'à la biologie moléculaire en passant par la géopolitique. Et ce qui aurait pu n'être qu'un tour de passe-passe d'artiste mégalomane se transforme en quête alchimique, aspirant l'auditeur dans un puits sans fond dont il ne peut que ressortir grandi. Une œuvre à la démesure de son auteur, un Dr Frankenstein du XXI^e siècle doté de l'organe d'un chanteur lyrique. Un être de chair et de sons, en somme.

J. BÉCOURT 8,5/10

4ad.com/artists/scottwalker